

Pratique géopoétique du territoire : habiter un quartier

Geopoetical practice of territory: living in a neighborhood

André Carpentier¹

Submetido em 30 de setembro e aprovado em 6 de novembro de 2015.

Résumé: Comme l'indique le titre de cet article, il s'agira ici d'aborder la double question du territoire et du quartier par le biais du concept d'*habiter*. La notion de quartier – qui relève à la fois de l'urbanisme, de la sociologie, de l'architecture, de l'histoire, de la géographie, etc. –, sera donc convoquée ainsi que la pratique liée à la fréquentation du quartier ; en l'occurrence, il s'agit ici d'une pratique flâneuse d'inspiration géopoétique. Cet article propose donc quelques réflexions sur un territoire : le quartier, à partir de la double perspective d'écrivain flâneur et de citoyen de la terre.

Mots-lés: Géopoétique urbaine. Espaces identitaires. Montréal. Bordeaux-Ahuntsic. Arrondissement Ahuntsic-Cartierville.

Abstract: As the title of the article says, we will talk here of the environment and of the neighborhood through the concept of living. The notion of neighborhood which means at the same time town planning, sociology, architecture, history, geography, etc. will deal with of being familiar with the neighborhood ; in other words, it means in here wondering about the place in a geopoetic mood. So we have here a few thoughts about an environment : the neighborhood from both views of wandering writer and citizen of the world.

Keywords: Urban geopoetic. Spaces of identity. Montreal. Ahuntsic-Bordeaux. Ahuntsic-Cartierville borough.

C'est par le regard [que les hommes] posent sur elle que la ville peu à peu se transforme et se construit.
Les villes invisibles, Italo Calvino

D’abord préciser que je fais partie de ceux-là qui, ayant été choisis par la ville (ils y sont nés) et l’ayant choisie (ils y sont restés), non seulement n’ont développé ni antipathie ni indifférence à l’égard des espaces de nature et de ruralité, mais qui y ont adhéré autant qu’à la ville. On se rappellera que Socrate aimait la ville pour les rencontres et les discussions sur les places publiques, mais qu’il aimait aussi aller marcher hors les murs, dans les pierres et les bois. Dans ma double posture d’écrivain et de citoyen, l’un ne va pas sans l’autre. C’est d’ailleurs de ce double point de vue d’écrivain et de citoyen de la terre que je propose ici quelques réflexions sur mon rapport au quartier.

Le titre de cette présentation indique que la double question du territoire et du quartier sera ici abordée par le biais de l’habiter. Seront donc ici convoquées, certes la notion de quartier – qui relève à la fois de l’urbanisme, de la sociologie, de l’architecture, de l’histoire, de la géographie, etc. –, mais aussi ma propre pratique de fréquentation du quartier; en l’occurrence, une pratique flâneuse d’inspiration géopoétique. Non pas en plaquant une théorie sur une pratique, ce qui instrumentaliserait la géopoétique et engagerait la réflexion dans une démarche stérile, mais en cherchant, par des notes de terrain, c’est-à-dire par un témoignage, à dégager des traits spécifiques qui permettent l’expression, plus que la définition de cet espace humain qu’on appelle le quartier.

Je n’entends donc pas proposer des avancées théoriques applicables à tous les quartiers de la terre ; je me contenterai de témoigner d’un rapport humain liant un citoyen montréalais, par ailleurs écrivain flâneur, à son quartier, compris ici comme territoire administratif et surtout comme territoire imaginaire. Proposer un témoignage, cela implique que la réflexion se déploiera par le truchement d’un je, un je à la fois personnel et citoyen, comme s’il était naïvement recherché de parler singulièrement au nom de plusieurs... en allant jusqu’à espérer que ceux-ci transformeront ce *laïus* en dialogue.

Il s'agit donc de parler de mon quartier... Oui, mais quel mien quartier ? Le territoire archaïque de ma petite enfance, Hochelaga, que j'ai quitté dès avant mes quatre ans, qui subsiste en moi à titre de curiosité affective ? Ou bien le quartier ouvrier de ma jeunesse, qu'avec insistance nous appelions le Vieux-Rosemont, pour nous distinguer des supposés parvenus du Nouveau-Rosemont ; ce Vieux-Rosemont qui va et vient dans mon esprit au gré de ces grands vents intérieurs qui chassent et rapportent les souvenirs d'enfance ? Ou encore des quartiers que j'ai quelque temps habités, Villeray, Viauville, Outremont, la Petite-Patrie ? (On déménage beaucoup en région montréalaise). Eh bien non, je choisis plutôt le quartier de mon présent, celui que j'ai adopté, il y a 32 ans, en prenant conjointe, quartier dit Ahuntsic ? Mais à quoi est-il fait référence quand je prononce le nom Ahuntsic ?

Il y a bien le district Ahuntsic (car les arrondissements montréalais sont divisés par districts – 44 en tout –, chacun élisant son conseiller municipal), le district Ahuntsic, donc, qui, avec ceux de Saint-Sulpice et Sault-au-Récollet, contribue à composer le quartier Ahuntsic, qui lui-même, joint à Cartierville, forme un des 19 arrondissements de la Ville de Montréal : l'arrondissement Ahuntsic-Cartierville. Ahuntsic, autrefois Back River, réfère aussi à d'anciens villages rassemblés en un quartier qui, territorialement, ne correspond pas à la circonscription fédérale Ahuntsic, et qui, sur la carte électorale du Québec, occupe une partie de la circonscription de Crémazie et une partie de l'Acadie. Ahuntsic, c'est également une circonscription scolaire, bien que j'habite plutôt le territoire de la circonscription voisine, Bordeaux-Ahuntsic.

Cette nomenclature en forme de poupées russes pour établir qu'outre une planète, un continent, un pays, une province et une ville, j'habite un ancien village, des circonscriptions fédérale, provinciale et scolaire, un arrondissement, un quartier, un district de quartier, sans compter

une rue, un immeuble et un condo - pour ne pas dire *une chambre à soi* et un côté du lit ! Mes espaces identitaires participent donc à la formation d'un palimpseste territorial et administratif, ce qui suggère, en principe, un fouillis d'appartenances ! Un fouillis d'appartenances identitaires qui se complique du fait que Montréal, autrefois ville coloniale française sous le nom de Ville-Marie, puis ville de l'Empire colonial britannique, s'est imposée au cœur d'un territoire iroquoien, qui a laissé des traces malheureusement trop peu conscientes dans notre imaginaire.

(Soit dit par parenthèse, le nom Ahuntsic est d'origine huronne. *Petit, vif, frétilant*, voilà ce que signifie le surnom « Auhaitsique » ou Ahuntsic, donné par les Hurons – d'une famille linguistique iroquoienne – à un jeune Français qui, en 1625, s'est noyé dans les eaux de la rivière des Prairies en même temps que le missionnaire récollet Nicolas Viel.)

Je pars donc du principe que nous sommes tous multi-territoriaux, car multi-territorialisés. Cette territorialité s'inscrit plus ou moins profondément en nous et de diverses manières. Elle est en partie émotive, en partie rationnelle ; à la fois programmée et inconsciente ; personnelle et collective ; basée sur un savoir et sur des oublis. Par exemple l'oubli de la nature sous-jacente ou préalable : la géologie, l'hydrologie, les variétés forestières, les plantes indigènes, etc. Connaissons-nous plusieurs citoyens capables de dire sur quels sols repose leur quartier ? Sans doute pas plus que nous ne connaissons de citoyens capables de nommer spontanément leurs circonscriptions fédérale, provinciale, scolaire, leur arrondissement municipal, leur district d'arrondissement. Pour un habitant d'une grande ville, nommer son pays et sa rue, ça va ; c'est entre les deux que ça se complique ! Sans doute parce que nous surnageons dans un chaos administratif d'appartenances plus ou moins fondées. Certaines paraissant même abstraites ! Et pourtant...

Et pourtant, tout citoyen ressent une appartenance en principe fa-

cile à nommer. Un Montréalais, par exemple, dira spontanément qu'il est d'Hochelaga, de Côte-des-Neiges, de Verdun, comme si son quartier était son village. Mais à la question « *Où habites-tu ?* », il ne répondra pas aussi spontanément qu'il est de la circonscription fédérale Jeanne-Le-Ber ou de la circonscription provinciale Bourassa-Sauvé ou d'un arrondissement municipal à pentures comme Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension, qui, à trop vouloir englober, finit par abolir les différences et ne plus rien signifier! Aucun citoyen ne répondra qu'il est de la Commission scolaire Pointe-de-l'Île ou Marguerite-Bourgeois ! À la question « *Où habites-tu ?* », plus personne aujourd'hui ne répond qu'il est de la paroisse Saint-Édouard, comme le personnage de *La Petite-Patrie*, le roman de Claude Jasmin, mais plutôt qu'il habite près du métro Beaubien. Les édicules de métro ont remplacé les églises comme marques d'appartenance. Et je ne parle pas de la cinquantaine de ruisseaux et de rivières qui veinent l'île de Montréal, auxquels plus personne ne s'identifie plus depuis qu'ils ont été recouverts. On a même oublié que plusieurs quartiers montréalais, comme Côte-des-Neiges, se sont érigés à proximité de ces petits cours d'eau... Qui connaît le ruisseau Migeon qui sillonne le quartier Hochelaga, le ruisseau Molson qui descend de Saint-Léonard et s'infiltré sous le quartier Maisonneuve, ou le ruisseau Raimbault, qui traverse le quartier Ahuntsic en venant de l'arrondissement Saint-Laurent ?

Est-ce que je m'identifie au quartier Ahuntsic ? Si je me sonde avec sincérité, je dois admettre qu'à première vue, ça ne me vient pas facilement. Peut-être parce que ça me paraît trop grand, surtout trop composite. En fait, j'ignore même si j'ai pris racine dans ce quartier. J'y ai certes mon appartement, ma *base*, dirait Emmanuel Levinas (LEVINAS, 1986, p. 120) ; une

base où me consolider, où me recueillir. Mais je ne me sens pas d’Ahuntsic comme autrefois j’étais de Rosemont. D’ailleurs, je dis encore souvent que je suis un « p’tit gars » de Rosemont, c’est-à-dire formé dans Rosemont à la vie citoyenne. Je pourrais aisément, sans fouiller aucune documentation, parler longuement et avec émotion et précision des ruelles et des parcs de Rosemont, de la paroisse et de l’ancienne école Saint-Jean-Berchmans, de l’école secondaire Louis-Hébert, de l’ancien incinérateur municipal et de l’ancienne carrière devenue lieu d’enfouissement des déchets, avant d’être transformé en parc Père-Marquette ; je pourrais parler de l’ancien bain Rosemont, où j’ai déjà avalé une tasse qu’ils ont mis plusieurs minutes à me faire régurgiter, du kiosque du parc Molson où ma gardienne m’amenait le samedi soir pour rencontrer des garçons, des jeunes *sauçuses* de chocolat de l’usine Cadbury qui prenaient leur pause d’après-midi le long de la voie ferrée en dévoilant leurs cuisses plus blanches que leur sarrau de travail... En fait, si je ressens une vive appartenance, c’est au lieu qui m’a formé, socialement, émotivement...

Mais Ahuntsic, franchement, ça me semble autre chose. Même si j’y habite depuis 32 ans, il me semble que je m’y sens encore de passage. Y aurait-il donc une différence, du moins dans mon esprit, entre habiter et appartenir à un quartier ?

Habiter un quartier, comme ensemble s’organisant en un petit monde, en principe, on sait ce que c’est : avoir gîte et couvert dans un secteur d’habitation, en utiliser les ressources, y faire ses courses, saluer les voisins, y retourner tous les soirs. En somme, y être une petite fraction dans le grand tout des autres. En ce sens-là, je suis bel et bien d’Ahuntsic. Mais sentir son appartenance à un quartier, comme lieu privilégié du *vivre ensemble*, n’est-ce pas autre chose, qui d’ailleurs ne se commande pas ? Comme de sentir une adhésion personnelle au secteur, avec ses habitants, leur manière de vivre à la fois séparément et conjointement. Comme d’y

être soi parmi les autres et solidaire des autres. En somme, s’y reconnaître parmi eux. Car dans l’appartenance, il y a les autres et il y a moi qui compte pour la moitié dans cette relation.

Vu par ce biais, je dois avouer que je ne suis plus de Rosemont que dans le souvenir ; souvenir d’une appartenance qui, certes, ne me quitte pas, mais qui n’est plus agissante dans mon quotidien. En ce sens, je serais plus Ahuntsicois que je ne le crois. Surtout si je réduis mon quartier Ahuntsic au secteur que je fréquente vraiment. Le secteur que je pratique, au sens où Michel de Certeau parle des « Pratiques d’espaces » dans *L’invention du quotidien* (CERTEAU, 1980, p. 169). Le secteur de mon quotidien, qui va de la rivière des Prairies jusqu’à la voie ferrée du CN, qui agit comme frontière entre cette zone d’habitation et celle des manufactures, qu’on appelle le quartier Chabanel. Il y a en effet des quartiers dans le quartier. Car s’il y a des frontières autour du quartier, il y en a aussi au sein du quartier, qui produisent des secteurs d’habitation, des zones commerciales, des espaces de verdure, des aires de sport et de loisir, des lieux de pratique religieuse, etc., et des rues et trottoirs pour relier tout ça. Tout espace à soi a ses divisions et ses frontières qui, en quelque sorte, nous rassemblent et nous différencient des autres, nous séparent et nous protègent, parfois même nous enclosent. Mais les frontières nous ouvrent aussi les chemins du monde. Or, cette idée de frontière est présente dans tous les lieux que j’habite, ma chambre, ma maison, mon quartier, ma ville, ma province, mon pays, mon continent ; chacun est porteur de frontières, qu’en flâneur et voyageur je préfère appeler des seuils, qui favorisent des passages d’un quartier à l’autre, d’une région à l’autre.

Je dois à la vérité d’avouer que lorsque ce quartier Chabanel sera complètement embourgeoisé, qu’il sera couvert de lofts de *type new-yorkais*, comme on l’écrit actuellement dans certaines publicités, ça sera encore et toujours, pour moi, un ailleurs proche voisin, mais un ailleurs. J’ai

une conception du quartier plus identitaire qu'administrative.

L'espace humain que j'occupe avec d'autres prend donc forme de territoire administrativement et imaginativement multi-étagé. Cela induit un feuilleté de frontières dont je ne suis pas toujours conscient dans la vie quotidienne. Ce territoire en bardeau, je l'investis de sens à des degrés divers. Il y a en effet, pour chacun, des frontières plus ou moins opérantes. Par exemple, je ne suis pas conscient du changement et encore moins ému lorsque je passe dans la commission scolaire voisine. Je le suis cependant quand j'entre dans mon vieux Rosemont. Évidemment, pour des raisons liées à la mémoire et à l'identité.

J'ai autrefois habité dans la rue Boyer au nord de Jean-Talon, soit dans le quartier Villeray, et quelques années plus tard, de nouveau rue Boyer, mais cette fois au sud de Jean-Talon, dans La Petite-Patrie. Inutile de dire que je n'ai jamais senti la différence, qui n'est qu'administrative. Quand je raconte ça aux gens, on me dit toujours « *Ah ! oui, Boyer, la rue de la piste cyclable...* ». C'est qu'avec le temps, dans l'imaginaire collectif, cette particularité de la rue Boyer a déclassé d'autres caractéristiques. En fait, l'identité d'une rue, d'un quartier change au long de son existence.

À première vue, tout semble figé, dans le bazar du quartier, tout semble ancré, et pourtant ça vibre. Les gens, les véhicules, les arbres, les auvents, tout remue, même le bâti, qui s'érige, qui travaille, qui s'affaisse imperceptiblement. Tout bouge. Le quartier, en tant que monde, est une réalité physique en mouvement. Disons une géographie, voire une géométrie en mouvement. En quelque sorte une cosmogonie, c'est-à-dire un univers toujours en formation. Sans trop y paraître, le quartier évolue sans cesse vers sa prochaine configuration. Parlez-en aux anciens d'Hochelaga, de Griffintown, du Faubourg à m'lasse...

C'est donc dans une portion de mon quartier, dont la superficie est de quelques paroisses à peine, que moi-même je bouge. Que j'ai mes

habitudes. Là que je fais mes achats d'épicerie, de pharmacie, de boulangerie, de livres, de fleurs ; là que sont la vétérinaire, le lunetier, le cor-donnier, le poissonnier, le réparateur de vélos, la boutique de cartes et de babioles, l'importateur de cafés... Ce ne sont pas à coup sûr les meilleurs commerces en ville, mais ce sont les miens. Et sans doute devrais-je dire les nôtres... J'y ai aussi quelques restos, des cafés, un salon de thé, des parcs, des ruelles, des dépanneurs, ma Caisse Pop, ma station de métro, etc. C'est qu'habiter un quartier implique de favoriser une suite de circuits et d'usages d'espaces communs qui deviennent des lieux à soi. En fait, habiter implique une mobilité. « Le quartier se définit comme une organisation collective de trajectoires individuelles », écrit Pierre Mayol (MAYOL, 2010, p. 25). Ivan Illich, dans « L'art d'habiter », précise même qu'habiter, c'est demeurer dans ses propres traces (ILLICH, 2005, p. 755). Habiter implique donc une stabilité, une assiduité, voire une persévérance, mais toutes mobiles. Habiter un quartier signifie participer à son animation. Par exemple à son mouvement piétonnier.

Le quartier est en effet un territoire où les acteurs surgissent et disparaissent aussitôt, se parlent parfois ou le plus souvent pas, multiplient leurs modes de présence aux autres. Les niveaux d'empathie, d'indifférence, de défiance varient. Certains veulent se lier, d'autres surtout pas. Et cela produit à nos yeux des figurants qui deviennent des personnages, aux yeux desquels nous apparaissions nous-mêmes à titre de figurants. Car le quartier est peuplé, à première vue, de personnages-sandwiches, chacun porteur de sa façade ; mais à seconde vue, il fourmille d'individus avec tout ce que cela recèle d'unique et de commun... Comme on le disait autrefois des Athéniens et d'Athènes, ce sont les Ahuntsicois qui font Ahuntsic et Ahuntsic qui fait les Ahuntsicois. Hors de ce chiasme, Ahuntsic n'est plus un quartier, mais qu'une grosse motte de terre le long d'une rivière.

Je suis toujours un « p'tit gars » de Rosemont né dans Hochelaga,

mais la constance de mon quotidien se déploie dans Ahuntsic. J'aime y retrouver la fraîcheur de la rivière quand, l'été, je reviens du Centre-Ville, et quantité de beaux grands arbres quand je rentre de Tokyo ou de Mumbai, qui en manquent cruellement. J'aime la joie des familles d'immigrants réunies autour d'un gril au charbon de bois dans le parc de la Visitation ; les gamins qui se plantent, et parfois pas, dans l'aire de skateboard du parc Ahuntsic ; qui crient « *Envoye-la ta garnotte !* » depuis le banc des joueurs du terrain de balle, qui descendent la côte du même parc en crasy-carpet l'hiver ; le retraité portant calotte qui, en toutes saisons, occupe son après-midi à arpenter la rue Fleury ; le gars qui distribue le journal *Métro* à l'entrée de la station Henri-Bourassa ; celui qui vend *L'Itinéraire* dans le vent des tourniquets ; la poétesse qui tient un resto du coin ; ma voisine dont le foyer insuffle des odeurs de week-end à la campagne... et plein d'autres détails qui exigeraient des tomes de descriptions. J'aime ces fragments de la chorégraphie citoyenne, qui sont autant de petits faits d'habitation. Parce que habiter, c'est aussi assister et participer à des petits faits plus ou moins ordinaires qui sont l'essence même de la cohabitation citoyenne. Une cohabitation qui implique de trouver la bonne distance entre soi et les autres, dans un dualisme de proximité et de séparation qui rend le territoire habitable pour chacun. Dans habiter, il y a un aspect spatial et un aspect transactionnel.

Je rentre tous les soirs dans mon quartier, je dis bien mon quartier, par un dédale de rues et de cours d'école, car, comme toute personne qui connaît bien un territoire, j'y ai jusqu'à mes raccourcis. Mais j'y ai aussi mes rallongements pour étirer mes parcours. « [...] on habite une ville lorsqu'on se plaît à y flâner sans but ni dessein », écrit Hannah Arendt, dans *Vies politiques* (ARENDR, 1986, p. 271). Or, si j'y étire parfois mes parcours, n'est-ce pas dans l'espoir d'y vivre, en toute simplicité, presque banalement, ce que j'appellerais des moments poétiques. Dans « Le grand

champ de la géopoétique », Kenneth White écrit : « Par “poétique”, j’entends une dynamique fondamentale de la pensée » (WHITE, <http://www.kennethwhite.org/geopoetique/>). Je dirais donc une ouverture d’esprit, « basée sur la trilogie *eros, logos et cosmos* », nous rappelle White, qui s’abreuve à divers savoirs et qui engage le géopoéticien dans un rapport « *sensible, intelligent, subtil* » avec le monde (WHITE, <http://www.kennethwhite.org/geopoetique/>).

Or, qui préside à ces moments poétiques, il y a une attitude, en fait une posture, qui privilégie le lien avec les éléments, les matières, les formes fondamentales de la vie - pour moi incluant la vie citoyenne. Une posture qui favorise la sensibilité et qui ne renonce pas à reconnaître le beau au milieu du désolant et le désolant au milieu du beau. Je suis animé par une forme d’empathie, mais je ne perds pas ma faculté critique, complémentaire de ma faculté de penser, d’imaginer et d’interpréter.

Comme s’il me fallait l’habiter davantage, j’ai des moments de flânerie dans le voisinage ; un voisinage qui présente ce que j’appellerais des paysages des sens : paysages visuels, paysages sonores, paysages olfactifs, paysages tactiles et parfois même des paysages gustatifs. Aussi, évidemment, des paysages mémoriels, des paysages affectifs, etc. Tous paysages qui imprègnent notre appartenance. L’ensemble renvoyant à une façon de respiration personnelle et citoyenne. Habiter un quartier, c’est donc y respirer, s’y mouvoir et s’y émouvoir.

Sauf que, comme je vois les choses, c’est-à-dire en flâneur, un quartier ne peut se découvrir que dans la lenteur, une lenteur qui contribue à maintenir le lien physique, c’est-à-dire sensoriel et charnel, avec le territoire. Je parle de cette lenteur qui décale au second plan la destination du parcours. Le flâneur n’est en effet jamais que dans le parcellaire du parcours, dans ses bribes... Je fais par ailleurs référence à une lenteur par laquelle faire venir le quartier à la lisibilité. La lenteur qui refuse de traverser

ser trop vite le territoire sans laisser le temps d'entrer en intimité poétique avec lui. Cette lenteur qui est, pour moi, un véritable mode de fréquentation du lieu.

Habiter implique en effet de fréquenter. Fréquenter les lieux d'usage, les rues, les parcs, les commerces et autres lieux partagés avec ses concitoyens. Fréquenter, c'est donc partager. Mais ce partage ne peut s'exercer sans notre présence répétée, qui est une forme de consentement. Ce partage ne peut avoir lieu sans que ce quartier nous habite ; c'est-à-dire sans qu'il prenne demeure en nous. Habiter vraiment, au-delà de l'aspect matériel du dormir, manger et s'abriter, habiter vraiment signifie être habité. J'habite quand le quartier a ses habitudes en moi. J'ai eu demeure dans Viauville et dans Châteauguay sans jamais être habité ni par l'un ni par l'autre. Et je me demande si je n'aurais pas vécu un certain temps dans Ahuntsic sans lui permettre de m'habiter de retour. Sans faire en sorte que le lien de coprésence, ou de coexistence, ne se mette en place.

Aujourd'hui, et d'ailleurs depuis plusieurs années, Ahuntsic a ses habitudes en moi. Mais ce qui complique cette perception de l'habiter, c'est que Cap-Santé, où j'ai une résidence secondaire, a aussi ses habitudes en moi. Pire encore : je ressens fortement que Paris, que je fréquente depuis 42 ans, a aussi ses habitudes en moi. Est-ce à dire que l'habiter se construirait par étages ? Qu'on puisse habiter un lieu premier, un lieu second et peut-être d'autres lieux en des temps divers, sous des conditions diverses ?

Citoyen de quartier, je suis donc un être spatialisant et spatialisé. Mais je n'oublie pas que je fréquente aussi un palimpseste temporel. Je sais, par exemple, sur mon quartier, des choses lointaines, même des choses d'avant moi. Il y a en effet ce que Bachelard, parlant de la forêt, appelle « un avant moi, un avant nous » (BACHELARD, 1984, p. 172). Cela ouvre de nombreuses questions... Qu'est-ce qui, dans cette mémoire, relève de l'intellect ou de l'affect ? D'un savoir théorique ou pratique ?

Par quels motifs inconscients mon savoir est-il dicté ? Par ailleurs, quels mots, quelles images sont propices à me relier au territoire dans le moment de mes marches, quand je cherche à dialoguer avec lui ? Puis-je me fier au seul langage quotidien ou dois-je fouiller cette relation avec toutes les ressources de la langue, même les plus abstraites, les plus absconses, les plus absurdes ? (Je choisis ces trois mots à cause de leur préfixe commun, *ab*, qui marque la distance). Marchant dans le quartier, je suis de plusieurs temps, incluant des temps futurs liés à mes rêves pour le quartier. Je concilie des temps, tout comme je relie des espaces par mes pas, mes perceptions, mon imagination. C'est ainsi que l'écrit Jean-Jacques Wunenburger: « perception et imaginaire ne se désolidarisent jamais de la mémoire » (WUNENBURGER, 2009, p. 56).

Ce quartier, je le parcours souvent à pied, dans la dimension spatio-temporelle de la marche, en allant à la rencontre d'espaces divers et divergents : trottoirs, parcs, ruelles, commerces, etc., chacun connotant les autres. Le quartier, comme territoire, se présente en effet comme un vaste réseau connotatif et corrélatif. Les espaces, les matières, les temps s'y superposent. Tel hangar rouillé, en un autre temps, a été tout neuf et très élégant avec sa tôle embossée, il a abrité un réservoir de fuel branché par un tuyau de cuivre à une fournaise au milieu d'un logement ; il a reçu des jeunes fumeurs, il a servi d'abri à des premiers baisers... Rien n'est jamais que d'un seul temps. Rien n'est jamais qu'une seule chose. Et disons-le clairement : une chose n'est jamais que chose ; toute chose est aussi porteuse d'humanité.

Que je propose donc une parenthèse sur cette question de l'humanité des choses...

Partons de ceci que nous comprenons dès le plus jeune âge qu'utilité et nécessité sont clairement inscrites dans le bâti de la ville : habiter, transiter, commercer, restaurer, fabriquer, soigner, enseigner, prier, diver-

tir, etc. Sauf qu'on en vient vite à oublier l'empreinte humaine dans le bâti de la ville. Il se produit en effet, à force de privilégier l'utile et le nécessaire, et même l'esthétique, bien ou mal servie, qu'on ne flaire plus l'humain dans le bâti et qu'on n'y pense même plus. Les anthropologues de l'interculturel nous le disent pourtant depuis longtemps : l'être humain s'accomplit dans son identité en investissant une « projection de lui-même » dans ce qu'il fabrique et bâtit (HALL, 1979, p. 32)². Ce fabriqué et ce bâti qu'on aperçoit partout témoignent d'une action humaine, voire d'une présence. Or, comme je vois les choses, il ne s'agit pas pour le géopoéticien d'étudier cette présence, mais d'y accéder, d'y adhérer — y adhérer signifiant s'y attacher par une union étroite.

Mais revenons à la marche comme acte spatialisant. Marcher dans son quartier permet en effet de spatialiser le fatras du familier. En d'autres termes, comme flâneur, je suis toujours à la fois dans le mouvement et dans *il y a* du monde, que je traduis par de la description et de la narration. Un *il y a* qui contient *il y a eu, il y aura, il y aurait...* Il y a ceci, il y a eu cela, ces personnes, ces événements, dont je fais des portraits et des anecdotes. Il y a du bâti, des passants, du mouvement, des foules, de l'anonymat, de la vie humaine, animale, florale... Il y a de l'*il y a*. Plein d'*il y a*. Plus que je ne pourrai jamais en saisir, en décrire, en raconter.

Et pourtant, ce quartier si plein d'*il y a*, qui porte des lieux différenciés traversés de choses variées et d'êtres divers, finit par produire, dans mon esprit, un espace continu, voire homogène. Et on sait d'expérience qu'il se crée aussi une homogénéité de perception – je ne dis pas une identité, mais une homogénéité de perception – au sein de la collectivité, qui est une forme d'arrangement collectif avec la réalité et avec les autres de cette réalité. Or, la proposition du flâneur est d'oser échapper, occasionnellement et momentanément, à ce regard collectif, si structurant, si rassurant, et d'aller par dérives, sur un mode singulier et poétique, à la

découverte de ces lieux différenciés de la ville et de ceux qui les animent. Pourquoi ces dérives dans un mélange de lenteur, de qui-vive, d'attention flottante ? Pourquoi ces errances, ce furetage ? Et pourquoi, pour certains, aller jusqu'à produire des œuvres suite à ces parcours ? Pour amorcer une réponse à ce barrage de questions, je propose un bref détour du côté de la géopoétique évoquée plus tôt...

Kenneth White, dans *Le Plateau de l'albatros*, décrit ainsi le champ de la géopoétique :

on pourrait dire qu'il s'agit d'une nouvelle cartographie mentale, d'une conception de la vie dégagée enfin des idéologies, des mythes, des religions, etc., et de la recherche d'un langage capable d'exprimer cette autre manière d'être au monde, mais en précisant d'entrée qu'il est question ici d'un rapport à la terre (énergie, rythmes, formes), non pas d'un assujettissement à la Nature, pas plus que d'un enracinement dans un terroir... (WHITE, 1994, p. 11)

À première vue, nous serions tentés de croire que cette description privilégie un rapport à la nature et néglige le registre urbain. Sur cette dualité ville-nature comme objet de la géopoétique, la position de Kenneth White relève de l'ambivalence ; il écrit en effet, dans *Le champ du grand travail*, que : « [S]i la géopoétique traverse les villes, elles ne constituent pas son espace privilégié » (WHITE, 2003, p. 92). Ce qui ne l'empêche pas d'écrire un peu plus loin que : « même dans les contextes urbains les plus défavorisés, il y a toujours des signes, des traces, que l'on peut repérer, auxquels on peut être sensible une fois que l'esprit a été éveillé et orienté » (WHITE, 2003, p. 92). Toute la question est là, dans le mode d'éveil et d'orientation... Or, le pari que nous avons fait à La Traversée, l'atelier québécois de géopoétique, affilié à l'*Institut international de géopoétique*, et cela dès presque nos débuts il y a 11 ans, c'est justement d'inclure les milieux urbains à cette démarche, les milieux urbains où, depuis l'an 2006,

vit la moitié de l'humanité.

Cette approche géopoétique ne vise rien moins qu'un nouveau mode de relation entre l'être humain, la pensée et le monde. Un mode de relation menant à investir la puissance profonde des lieux fréquentés – pour nous, incluant donc les espaces urbains. C'est ce que Kenneth White appelle « parler de l'intérieur » (WHITE, 2006, p. 160), qui écrit en effet, dans un poème intitulé « La vallée des bouleaux » :

Je dois entrer dans cet univers de bouleaux
et parler de l'intérieur
je dois entrer
dans ce silence incandescent
la contemplation ne suffit pas
n'est jamais réalisée
sans les mots nécessaires.
(WHITE, 2006, p. 160)

Cette proposition de parler de l'intérieur des choses nous rappelle le Bachelard de *La poétique de l'espace* notant que « les choses nous “parlent” et, que nous avons de ce fait, si nous donnons la pleine valeur à ce langage, un contact avec les choses » (BACHELARD, 1984, p. 19).

Le géopoéticien dont je parle, qui marche dans les paysages, même urbains, profite donc de sa présence répétitive pour se maintenir à l'affût des sensations et des pensées qui traversent son esprit et son corps au contact des choses – territoires, gens, événements... Cela exige, au moins momentanément, d'oublier le métier d'écrire, voire de s'oublier soi-même. Kenneth White le présente ainsi : « le géopoéticien dit : “Je suis au monde – j'écoute, je regarde ; je ne suis pas une identité, je suis un jeu d'énergies, un réseau de facultés” » (WHITE, 1994, p. 39). Cette approche n'est pas sans liens avec les trois métamorphoses de Zarathoustra, chez Nietzsche ; avec cette nécessité d'être autre formulée par Paul Valéry ; avec le déracinement cher à Antonin Artaud ; avec la dépossession de soi chez Bataille ;

avec le dessaisissement qui mène à l'œuvre chez Blanchot, etc. Or, je ne prétends pas que cette posture soit facile à tenir, ni qu'on y arrive à tout coup.

Chez l'écrivain, par exemple, ne pas immédiatement projeter d'écrire, faire taire en soi le désir de littérature, ne serait-ce que momentanément, n'est pas le réflexe premier. Il y a pourtant nécessité d'abord d'accéder au côtoiement du paysage, de manière à pouvoir en ressentir la puissance, la spontanéité, la beauté ; de permettre au paysage d'agir en soi... en le laissant accomplir le mouvement de son apparaître. Il s'agit de se nourrir de ce qui excède le savoir et fonde la sensation, d'accepter de se laisser étonner, même par le répétitif, même par le banal. Il s'agit de devenir lecteur du monde, lecteur empathique – je le précise surtout pour la fréquentation des milieux urbains.

Qui font obstacle à cet apparaître, il y a le poids du moi, qui nous enclôt souvent dans nos routines, dans nos tracasseries et autres pensées récurrentes ; il y a nos distractions, qui nous engourdissent tout aussi souvent l'esprit... Peut-être, aussi, qu'en territoire urbain, si empreint de familier, le détachement est-il plus difficile que dans la grande nature des forêts, des déserts, des montagnes... Sans compter qu'il n'est pas facile à chacun de se présenter en flâneur, c'est-à-dire de ne pas ressentir l'apparente inaction flâneuse comme une infraction au code de la productivité, voire de convertir cet esprit flâneur en occasion de contact posé et sincère, de contact vrai avec le territoire.

Les œuvres qui découlent de cette démarche témoignent d'une expérience directe de réalités multiples ; elles proposent en quelque sorte une phénoménologie éclatée et spontanée du territoire. Je parle ici d'une expérience qui conjoint champ perceptif et champ affectif ; qui, en somme, exige une disponibilité et une sensibilité. Ce que je mets sous le terme *empathie*.

Tout cela serait donc difficile et pourtant, m'objectera-t-on, les

géopoéticiens créent sans cesse ; ils accumulent des notes de terrain dans des carnets, ainsi que des photos et de la vidéo sur des cartes mémoires, ils dessinent et réalisent des captages sonores, etc. Et cela, parfois, dans les meilleurs cas, les mène à des moments de création. Je n'en disconviens évidemment pas, mais comme je vois la chose, le vrai premier moment de création, accessible à tout géopoéticien, qu'il soit écrivain, artiste ou non, c'est lorsqu'il établit cette connexion intime avec le monde. Qu'il crée cette connexion par et pour lui-même, en se tenant à l'écart des lieux communs, des métaphores ronflantes et autres procédés qui ne privilégient pas le rapport concret au paysage. Pour moi, c'est aller loin dans la connaissance du monde que de connaître ses paysages immédiats. C'est aller loin que d'arriver à ce moment où tu ne peux plus dire que tu ne vois pas, que tu ne sais pas – même si tu n'en sauras jamais beaucoup et surtout jamais assez.

Le géopoéticien qui m'intéresse ici, dans le cadre d'une géopoétique urbaine, est donc un flâneur qui explore aussi bien un espace mental qu'un espace physique ; qui explore les signes de cet espace, soit-il familier, pour arriver à ce que Kenneth White appelle « un sens élargi des choses et de l'être » (WHITE, <http://www.kennethwhite.org/geopoetique/>). Car c'est bien là l'objet du *grand travail* de la géopoétique, que d'arriver à modifier, non seulement notre façon de penser le monde, mais le monde lui-même par le regard que nous portons sur lui.

Références

ARENDDT, Hannah. *Vies politiques*. Paris : Gallimard, 1986. Coll. « Tel ».

BACHELARD, Gaston. *La poétique de l'espace*. Paris : Presses universitaires de France, 1984 [1957]. Coll. « Quadrige », n. 24.

CALVINO, Italo. *Les villes invisibles*. Paris : Points, 1984.

CERTEAU, Michel de. *L'invention du quotidien*. Paris : Union générale d'édition, 1980. Coll. «10 18», n. 1363.

HALL, Edward T. *Au-delà de la culture*. Paris : Seuil, 1979.

ILLICH, Ivan. «L'art d'habiter». *Le miroir du passé* (1994). *Œuvres complètes*, v. 2, Paris : Fayard, 2005.

JASMIN, Claude. *La petite patrie*. Montréal : Éditions de la Presse, 1972.

LEVINAS, Emmanuel. *De l'existence à l'existant*. Paris : Vrin, 1986.

MAYOL, Pierre. «Habiter». In CERTEAU, Michel de, GIARD, Luce, MAYOL, Pierre, *L'invention du quotidien II. Habiter, cuisiner*, Paris : Gallimard, 2010 [1994]. Folio Coll. «essais».

WHITE, Kenneth. *Le Plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique*. Paris : Grasset, 1994.

WHITE, Kenneth. *Le champ du grand travail. Bruxelles* : Éditions Devillez, 2003.

WHITE, Kenneth. «La vallée des bouleaux». *Un monde ouvert. Anthologie personnelle*. (Préface de Gilles Plazy), Paris : Gallimard, 2006. Coll. «Poésie».

WHITE, Kenneth. «Le grand champ de la géopoétique», texte réédité sur le site <Kenneth White. Org>. Voir «Présentation» : <http://www.kennethwhite.org/geopoetique/>. Consulté le 30/04/2015.

WUNENBURGER, Jean-Jacques «Gaston Bachelard et la topoanalyse poétique». In PAQUOT, Thierry et YOUNES Chris, *Le territoire des philosophes. Lieux et espaces dans la pensée du XXème siècle*, Paris : La Découverte, 2009. Coll. «armillaire».

Notes

¹ UQAM - Université du Québec à Montréal, Canada. E-mail: carpentier.andre@uqam.ca.

² « Aucune autre espèce ne peut rivaliser même de loin avec l'homme dans l'accroissement de son évolution par la projection de lui-même. » (HALL, 1979, p. 32).